

Textes écrits par les stagiaires détenus dans le cadre de l'atelier d'écriture mené par Ingrid Thobois dans les Ateliers de Création et d'Expression visuelle et sonore au Centre pénitentiaire de Marseille en septembre 2013

Franck

Je me rappelle.

Pour arriver à cette odeur fruitée et féminine mêlée de monoï, il fallait suivre tout un parcours et passer par plusieurs odeurs. Pour commencer, il y avait l'odeur d'électricité du radiateur, au fond de la classe, et c'était ma place, là, au fond de la classe, près de la fenêtre, et de là je pouvais contempler la cour. Je collais mon front contre le radiateur un bon moment et quand je jugeais que ça suffisait, je levais la main pour demander à aller à.... Et la prof me faisait un billet. Je sortais de la classe. Je passais par un dédale de couloirs qui sentaient les chaussures, les livres et les cartables, pour arriver enfin à une salle baignée d'une puissante odeur de synthol et de produit ménager bon marché, industriel. Je refaisais mon baratin à la secrétaire avec une toute voix, avec une toute petite mine. On me tendait un thermomètre que je collais contre le radiateur en attendant l'infirmière. Et elle venait. Elle venait toujours. Elle me regardait. « Encore là ? Tu as refait le coup pour sécher les cours ? ». Elle savait bien que le thermomètre allait dépasser les 40 degrés. Mais ce qu'elle ne savait pas, du moins je crois, c'est que ce n'était pas pour sécher les cours, que je faisais tout ça, mais pour son odeur.

Et là, retour à la réalité présente. Je suis toujours attablé, mais plus de fenêtre, plus de radiateur, on gratte du papier et on entend les bruits de la promenade mais ce ne sont plus des enfants, ce sont des cris d'adultes, des insultes. Tout ça pour dire que c'est un peu pareil. Sauf que dans les couloirs il manque les cartables et l'odeur n'est plus la même. Est-ce que ça ressemble à l'école ? Ah ah ! C'est un peu la même chose, oui, on est obligé d'y être, seulement on n'apprend pas les mêmes choses. Et pour ce qui est de l'infirmière, ici, je préfère l'éviter.

*

Charlotte, c'est son prénom. Rien à voir avec l'infirmière de l'école. Quelques kilos de trop. Et quand je pense à elle aucune larme ne monte et je donnerais n'importe quoi pour ne pas la voir tellement les escaliers ici sont différents de là-bas. Ici, le trajet vers l'infirmerie, on le parcourt à toute allure alors qu'avant je prenais mon temps. Doucement. Mais l'infirmière ici ne vaut pas un radis. D'elle, je n'ai pas la moindre envie. Celle de l'école, elle me faisait tellement craquer.

*

S'il y a bien une chose qui me déplaisait, c'était d'être mis à l'écart des grands à chaque repas de famille, d'être mis à la table des enfants. Quand est-ce que j'allais devenir grand ?

Youssef

Le petit déjeuner, c'est l'hiver.

C'est la nuit, une nuit sans lune, le vent souffle, agite les branches dont les feuilles s'envolent pour atterrir sur les voitures gelées. La vitre de ma chambre est tout embuée. Le chauffage est poussé à fond. Le soleil se lève doucement. Une lueur fabrique un reflet doux sur la commode sous la fenêtre sur laquelle est posée une boule à neige luisante. C'est l'hiver. Surtout ne pas bouger. Allez lève toi ! C'est l'heure ! C'est pourtant le meilleur moment du sommeil, juste au moment de devoir s'en extirper. Passer de la couette au dehors. J'ai la chair de poule. Et faim. L'odeur que j'aime tant, celle du chocolat, me flatte les narines. Je me sens transporté vers la cuisine. Saveur du pain chaud trempé dans le chocolat chaud. Mon ventre gargouille. De mon bol s'élève une vapeur qui s'enfuit, s'en fuit, s'enfuit, s'enfuit, et file chez le voisin. Lui, on sait qu'il est réveillé et levé à l'odeur du café qui s'enfuit sous sa porte. Des écoliers sont déjà en route avec leur père, avec leur mère. Je les vois par la petite fenêtre pleine de buée qui se reforme toujours, qui se reforme sans cesse, aussitôt disparue, aussitôt reformée après le passage du torchon taché de sauce tomate.

11h30. Je rentre dans la cantine. On me sert un plat de lentilles. Et elles vont rester là, les lentilles, intouchées dans mon assiette. Le dessert, ça ira. Une charlotte aux fraises. Je pesais à peine 40 kilos alors. Pourtant j'étais d'une gourmandise folle. Quand j'étais petit, mon arme pour cacher ma tristesse, c'était de rigoler. En revenant des cours ce jour-là, doucement mais sûrement, je passais voir Karine. Sa mère avait préparé une soupe de radis que j'avais adorée. Mon passe temps favori c'était de grignoter. C'est encore de grignoter. Ca m'a valu plusieurs heures de colle. Mais il y avait une prof d'une beauté craquante. Elle ne me laissait pas indifférent. Pendant la récréation, je faisais devant elle des allers retours, des allers retours, des allers retours, pour la regarder discuter avec ses collègues. Je l'aimais.

*

J'ai mal, si mal, j'ai faim mais je ne peux pas manger, j'ai soif mais l'effort de boire serait trop pénible. J'ai dans la bouche un goût amer, électrique. La pire des choses est en train de m'arriver. J'ai l'impression qu'on me transperce de part en part, que l'on me torture. Si seulement un remède existait ! Je transpire de plus en plus. Pierre me devine mal en point. « Ca va ? » Il me tend deux minuscules bouts de bois.

- « Tiens, ça va te faire du bien ».

- Tu te fous de moi ?

J'ai un mal de chien et toi tu me donnes deux bouts de bois de rien du tout à l'odeur abominable ?

- T'inquiète, c'est des clous de girofle, fais moi confiance.

Après tout, au point où j'en étais... Et c'est là que j'ai senti la saveur de ces morceaux de bois qui n'en étaient pas, qui atténua ma douleur. Pour remercier Pierre, je l'ai invité au Malthazar. On a mangé une bouillabaisse faite par Michel Portos. Je baisse les yeux sur la rouille.

- Regarde, Pierre ! Là ! Des clous de girofle aussi !

*

Le premier repas en famille, quand tu sors de prison, c'est comme si le temps s'était arrêté et reprenait au moment de la première bouchée. Play / Pause. J'y crois même pas. Je me demande comment elle a fait ce plat, quel ingrédient est-ce qu'elle a mis là-dedans. C'est une sorte de renaissance gustative.

Maxime

J'avais 10 ans autour d'un grand marronnier. On jouait à chat perché avec les copains dans la cour de la petite école de Saint Symphorien. L'arbre dégageait une odeur subtile de feuilles et de marrons écrasés au sol.

Je me balade avec mon fils dans le bois. La pluie commence à tomber. Nous nous abritons en dessous d'un grand marronnier. L'odeur, elle, n'a pas changé.

*

Demain avec Charlotte nous irons à Brest et ensuite, le week-end, à Paris voir Michel Portos, un cycliste reconnu qui a déjà fait notre voyage plusieurs fois à vélo. Un vélo couleur curry. Charlotte osera-t-elle lui demander un autographe pour son grand-père fan du cyclisme ? Enfin, tu sais bien qu'il te le fera, cet autographe ! Je lui dis ça pour l'encourager. Si Michel Portos nous donne son maillot, nous le couperons en deux. Un morceau pour Charlotte et l'autre pour moi. Ainsi, elle ne pleurera pas comme une madeleine alors que si je l'avais gardé entièrement pour moi... j'imagine la scène !

*

Je viens de me réveiller, je descends les escaliers et j'ouvre la porte de la cuisine. Sur la table, maman a découpé des légumes en rondelles. Une poule plumée et vidée attend sur la planche à découper. Maman rassemble les légumes et les jette dans une grande casserole. La poule par dessus. De l'eau et quelques épices. Je la vois réfléchir. Qu'est-ce que j'ai oublié ? Elle sourit. Ah ! Je sais ! Elle me demande d'attraper, tout en bas de l'armoire, dans le petit tiroir à épices, le bocal de verre contenant des clous de girofle. J'attrape le bocal. Je dévisse le couvercle. Une forte odeur se répand et me chatouille le nez. Maman me tend un oignon épluché. *Pique le de clous de girofles !*

*

Maman était petite. Chez elle, c'était le jour où on tuait les poules. Après les avoir tuées, papi les plongeait dans une très grande marmite d'eau bouillante pour pouvoir les plumer plus facilement. Martine, la sœur aînée de ma mère, a voulu montrer à maman les poules dans l'eau bouillante. Elle a pris maman à bras. Elle s'est approchée de la marmite, si près, si près, si près. Maman en garde encore les séquelles sur sa peau.

Serge

Dans la classe / arrivé à ma place, j'ouvre mon cartable contenant cahiers / livres / et surtout mon ardoise. Je sors de ma trousse un morceau de craie blanche et je trace sur l'ardoise la date du jour inscrite au tableau noir. Le tracé de ces mots fait remonter une odeur de campagne. Cette odeur, elle m'est revenue des années plus tard, lors de ma première visite en Normandie, dans un petit village du bocage normand. C'est là que j'ai découvert les toits des maisons en ardoise. L'odeur était alors la même que lorsque j'effaçais ce que j'avais écrit avec un chiffon mouillé.

Le casque colonial me protège des ardeurs du soleil. Il vient de rouler par terre sous les rires de mes copains turbulents et chahuteurs. Ce casque colonial faisait partie de la tenue des colons et des Antillais de classe moyenne qui voulaient ressembler aux blancs.

Alvin

La date de naissance de mon père, c'est le 1^{er} mars 1962. Mais pour l'état civil, c'est le 1^{er} avril 1962. Mon père est né dans une petite maison / dans un petit village / au milieu de la Bosnie. Deux semaines avant sa naissance, la neige a commencé à tomber, et elle n'a pas cessé pendant un mois. Mon grand-père me raconte qu'il y en avait 4 ou 5 mètres et que personne ne pouvait sortir du village. Tout le monde attendait que la neige disparaisse. Mon grand-père n'avait pas de voiture (trop cher) alors il se déplaçait à pied ou à vélo. La ville était loin. 30 kilomètres. Ma grand-mère se souvient qu'une fois, mon grand-père est parti à la ville et il n'en est revenu que 4 jours plus tard. A chaque fois que j'ai demandé à mon grand-père ce qu'il avait fait pendant ces quatre jours, il m'a répondu la même chose : « j'ai attendu que les bureaux de l'état civil ouvrent ». Quand j'ai posé la même question à ma grand-mère, elle a répondu que mon grand-père avait dormi deux jours sous la neige, puis deux jours chez un voisin qui l'avait recueilli.

L'anniversaire de mon père a toujours été une grande fête. Je me souviens de chacun d'eux. Je ne me souviens pas de chacun d'eux. Mais d'au moins 10 ou 15 d'entre eux. Aujourd'hui, mon père est mort, mon grand-père est mort, ma grand-mère est morte.

1^{er} mai. Fête du travail. Odeur du cassoulet. Les gens sont ivres. On entend la chanson du travailleur jusque tard dans la nuit. Sept jours plus tard c'est la fête nationale. Cette fois c'est tout le pays qui chante. Les antifascistes ont gagné. La main en l'air, deux doigts en signe de victoire : « Tito général ».

Un jour / des années plus tard, c'est mon anniversaire. Ce n'est pas la même chose sans mon père, mon grand-père et ma grand-mère. Ça reste quand même un jour de fête, mais un jour de fête où chaque minute est dédiée à une personne disparue. On est le 9 mai et rien ne peut changer la vue depuis ma fenêtre. C'est mon anniversaire et Rijeka brille. **Rien n'a changé / Rien ne change jamais / Mais la lumière n'est pas comme avant.**

*

En septembre, on sent que l'été est fini. **L'odeur change/ la température baisse/ les feuilles des arbres perdent leur couleur**, le soleil se cache. Un jour de septembre, un jour comme tous les autres, il y a dix ans, j'ai perdu mon père. Je suis en prison depuis presque deux ans. Le temps passe, mais septembre ressemble toujours à septembre. Je

n'ai pas besoin de savoir qu'on est au mois de septembre. Je le sens. En prison, il n'y a pas beaucoup de choses à faire. Il y a beaucoup de temps pour réfléchir et se souvenir. Mon passé. Mon grand amour Charlotte ou peut-être Martina. Mon enfance. Je me souviens d'avoir pleuré en rentrant en prison. Il m'a fallu beaucoup de temps pour devenir moi-même. Maintenant, doucement, je m'habitue à la prison.

Aux Baumettes je découvre beaucoup de choses, la vie isolée, la liberté limitée. J'apprends à m'évader de prison avec la force de mon cerveau. J'écris des choses à partir de l'odeur d'un clou de girofle. Ma grand-mère était une magicienne. Elle faisait des gâteaux merveilleux. Le clou de girofle, c'est ça, c'est elle. Enfin, peut-être pas le clou de girofle, mais une odeur très similaire.

*

Seul / Etranger / Pas francophone. On dit « bonjour ». On reçoit une insulte en guise de réponse. Trois personnes dans 9 mètres carrés. Pas de place pour respirer. Et des toilettes là, au milieu, sans mur pour protéger des regard. **Qui suis-je ? / Qu'est-ce que je fais ? / Où ai-je commis une erreur ? / Pourquoi ? / Qu'est-ce que je veux devenir ?** Je n'ai toujours pas de réponse à ces questions mais je m'en approche. La prison c'est une alarme pour mon esprit. On dit : « la personne ne change jamais » mais ce n'est pas vrai. J'ai changé. Je n'avais pas le choix.

Mohamed

Le jour où ma fille est née, je n'ai pas réalisé que j'étais papa. Mais je crois que c'était un des plus beaux jours de ma vie. Surtout ses premiers pleurs et ses premiers regards. Elle venait d'ouvrir les yeux. Il se dégageait quelque chose de très fort. Je sentais qu'elle savait que j'étais son père. A ce moment là j'ai réalisé ce que mes parents avaient dû ressentir à mon égard. Une maison sans enfants c'est un endroit sans vie.

Pour la première fois, on a décidé de visiter notre pays. C'est-à-dire d'est en ouest, le littoral en passant par le Sahara. Plus on roulait et plus on se croyait au Far West. Le visuel, ce n'était que du sable et des chameaux. Mais le plus surprenant, c'est que je ressentais un apaisement.

Stéphane

Ma femme est aussi douée dans une cuisine que dans le maniement du marteau piqueur. Pour elle, chaque seconde dans ce lieu est une aventure pleine de dangers et de découvertes. J'adore la regarder faire.

Généralement / lorsque je cuisine / c'est un tel événement que toute ma petite famille se rassemble autour de moi. Je dois dire que ma fille me sert de goûteuse. C'est un des rares moments où nous sommes tous réunis dans la même pièce.

Pour l'aménagement de la maison / on a un concept particulier : on change toutes les pièces d'ordre et de mobilier chaque année. Ce qui donne lieu à de fantastiques concertations.

Mon meuble préféré dans la cuisine, c'est l'étagère au dessus du plan de travail. Je ne compte plus le nombre de fois où je m'y suis cogné la tête. Quel est l'imbécile qui l'a placée à cet endroit ? Sûrement moi.

Girofle, épice étrange, riche en parfum paraît-il, à la forme unique qui lui a donné son nom : le clou. **Doit-on le planter ? / Faut-il un marteau ? / A quoi sert-il ? Est-il comestible ?** Tout petit on me disait de ne pas jouer avec les clous. C'est dangereux. Alors, quoi ? La cuisine offre-t-elle des possibilités que n'ont pas les charpentiers ? Manger des clous, est-ce bon pour la santé ? Peut-être bien finalement.

*

J'ouvre la porte du pub. Je commande une bière au comptoir. **Une bière locale, salée, particulière mais pas mauvaise.** A côté de moi, un homme un peu éméché commande un boc. *Je peux vous en offrir un ?* J'accepte et la conversation s'engage. Et la scène se répète chaque jour à 17h. Le comptoir est devenu familier. *A Montréal c'est comme ça qu'on accueillait les gens.* Il parlait de son pays avec poésie. Presque une chanson. Nous aimions tous les deux ce froid qui prend aux tripes. Mon pays, c'est l'hiver.

*

César

Pour toute chaleur humaine dans la maison, il y avait le café que Laura avait préparé. Lorsqu'elle regarda par la fenêtre, la solitude avait envahi toute son âme, et Laura avait presque oublié sa vie. L'eau bouillante venait de déborder tout comme avait débordé sa déception. **La déception de l'amour / La fin de la confiance / Le cœur cru.**

*

Bien sûr, il y en a en Colombie, mais nous ne l'avons jamais vue. **Trop de monde/ Trop loin/ Trop cher.** 10 h du matin dans l'aéroport de ma ville natale. Sebastian, trop petit, avec un sourire évidemment innocent, assis sur les genoux de sa mère. Dernier appel pour le vol Medellin-Bogota-Bogota-Madrid. L'heure de se dire aurevoir. *Sebastian, ne t'inquiète pas, on se reverra bientôt.* Bientôt.

Trois ans et demi ont passé. Je roule vers l'aéroport de Baragas. Le sang remue dans tout mon corps. **Je me gare/ descends /cherche le hall des arrivées.** Et je les vois. Mon fils d'abord, courant, laissant sa mère derrière lui pour venir me donner le baiser le plus fort de notre vie. Sans attendre, nous allons directement vers notre rêve, celui que nous nourrissons depuis si longtemps. Il nous faut presque 2 heures pour arriver. **Nous y sommes.** *La voilà.* La neige.

*

Genadi

Je n'ai jamais oublié ce qui s'est passé dans la cour de l'école. Lorsqu'un enfant s'est approché d'un grand tas de feuilles mortes. Et qu'il y a mis le feu.